

« *Deeper conversations* »

Blanchité et rapport de pouvoir dans l'enquête ethnographique

Gaspard Rey et Julien Debonneville

Émulations - Revue de sciences sociales, 2021, n° 42, « Race, Racismes, Racialisations. Enjeux conceptuels et méthodologiques, perspectives critiques ».

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/rejdebonneville>

Pour citer cet article

Gaspard Rey et Julien Debonneville, « "Deeper conversations". Blanchité et rapport de pouvoir dans l'enquête ethnographique », *Émulations*, n° 42, Mise en ligne le 5 juin 2022.

DOI : 10.14428/emulations.042.04

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain
<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

« *Deeper conversations* »

Blanchité et rapports de pouvoir dans l'enquête ethnographique

Gaspard Rey¹ et Julien Debonneville²

[Résumé] Cet article interroge la façon dont les rapports de pouvoir structurent la pratique de l'enquête ethnographique. En partant d'une recherche ethnographique menée par un chercheur blanc aux Philippines, cet article décrit comment les rapports de domination sont continuellement réitérés lors des interactions sociales de l'enquête, structurant ainsi la récolte des matériaux. À partir de ces analyses, l'article présente une réflexion épistémologique et politique autour des appels à développer des positionnements réflexifs dans la recherche. Ce faisant, il mobilise des approches qui soulignent que si la réflexivité par les sujets blancs sur leurs postures dans la production de la connaissance leur permet de visibiliser et prendre conscience de leur position dominante dans les rapports de pouvoir, ces pratiques réflexives apportent une réponse limitée face au caractère englobant des structures de pouvoir. Dès lors, cet article propose d'inscrire les enjeux éthiques de la recherche dans une géopolitique critique des savoirs.

Mots-clés : ethnographie, rapport de pouvoir, éthique, blanchité, réflexivité, géopolitique des savoirs.

“Deeper conversations”: *Whiteness and power relations in the ethnographic research*

[Abstract] This article examines how power relationships structure the practice of ethnographic research. Based on ethnographic research conducted by a western white researcher in the Philippines, this paper describes how relations of domination are continually reiterated in the social interactions, thus structuring the collection of materials. Therefore, the paper develops a critical epistemological and ethical reflection on standpoint theory. By doing so, it mobilizes works that show that even if reflexivity by white subjects on their postures in the production of knowledge allows them to become visible and aware of their dominant position in power relations, these practices bring a limited response to the change of power relationships. Therefore, this article aims to inscribe the ethical view of research in a critical geopolitics of knowledge.

Keywords : ethnography, power relations, ethics, whiteness, reflexivity, geopolitics of knowledge.

Introduction

Depuis les années 1980, les études critiques de la race et les études de genre, particulièrement sous l'influence du féminisme Noir et du féminisme postcolonial, ont amorcé des déplacements éthiques et politiques fondamentaux afin de repenser les conditions matérielles et épistémologiques de production des savoirs en sciences sociales. De tels déplacements, engendrés par des luttes politiques transversales aux académies, ont

¹ Doctorant FNS, Institut des sciences sociales, Université de Lausanne, Suisse.

² Maître-assistant, postdoc, Institut des études genre, Université de Genève, Suisse.

donné lieu à de nombreuses recherches qui s'attèlent à rendre visibles les logiques de domination basées sur la race, la classe, le genre, et d'autres régimes historiques de hiérarchisation violente des corps et des expériences qui structurent la production de savoirs académiques. Parmi ces travaux, nombreux sont ceux qui ont souligné la nécessité d'adopter une posture réflexive sur la dimension située des savoirs, ainsi que sur les rapports de pouvoir dans la recherche (Collins, 1989 ; Hartsock, 1983 ; Haraway, 1988 ; hooks, 1984 ; Rich, 1986 ; Rose, 1983). Si, dans un premier temps, des travaux sur la réflexivité critique et le point de vue situé ont peu considéré le versant ethnographique de cette problématique (Clair, 2016), d'autres ont par la suite eu le souci d'interroger comment les rapports de pouvoir structurent les recherches, notamment en termes d'accès au « terrain », d'interaction enquêteur·rice/enquêté·e-s, de sortie du « terrain³ », ou encore de légitimité scientifique (Abu-Lughod, 1990 ; Le Renard, 2010 ; Mazouz, 2008 ; Holck, Muhr, 2020 ; Visweswaran, 1988 ; Warren, 1988).

En écho à de telles analyses, cet article propose d'en interroger certaines limites, en se focalisant sur les ambivalences et les contradictions, en termes méthodologique, politique et éthique, que pose une recherche ethnographique. Nous nous basons pour cela sur une démarche interdisciplinaire qui s'appuie sur l'enquête de Julien Debonneville consacrée au dispositif migratoire et aux migrations des travailleur·euse·s domestiques dans le contexte philippin, et aux analyses en théorie politique de Gaspard Rey – deux chercheurs blancs en sciences sociales⁴. Prenant au sérieux l'héritage colonial de la recherche anthropologique (Asad, 1973 ; Holck, Muhr, 2020 ; Smith, 1999), nous questionnons les manières dont l'enquête, en tant que dispositif, tend à renforcer les structures de pouvoir basées sur la race, la classe, le genre ou encore la nationalité. Nous avons en particulier sélectionné trois « scènes d'enquête » au travers desquelles nous réfléchissons aux manières dont sont articulés et se renforcent mutuellement le positionnement hégémonique du chercheur au sein de rapports de domination racialisés, genrés et de classe (Collins, Bilge, 2016 ; Crenshaw, 2005), les relations que celui-ci entretient avec les enquêté·e-s, ainsi que, plus largement, le cadre et la portée épistémologique de la recherche. Partant de ces situations d'enquête – le début de l'enquête, une observation ethnographique et un entretien semi-directif – nous nous focaliserons sur les processus de racialisation, rejoués de part en part du dispositif ethnographique, et à leur articulation aux rapports sociaux de genre et de classe.

Notre objectif a été de réfléchir aux modes par lesquels une recherche ethnographique conduite à partir d'un positionnement de chercheur blanc tend à investir, en les réitérant, des hiérarchies raciales qui opèrent à différentes échelles sociospatiales

³ Au risque d'un certain nominalisme, nous ne mobilisons pas la notion de « terrain » dans cet article, à la suite des critiques dont elle a été l'objet, notamment de refléter l'héritage colonial de l'anthropologie. Le terme tend en effet à normaliser les structures de pouvoir hégémonique et les rapports de pouvoir coloniaux et postcoloniaux qui structurent l'enquête (Berger, 1993).

⁴ Gaspard Rey prépare actuellement une thèse en sciences sociales et politiques à l'Université de Lausanne. Sa thèse prend comme point de départ les contradictions et paradoxes que posent aux mouvements antiracistes un ensemble de travaux principalement académiques qui cherchent à produire des savoirs critiques sur la blancheur en sciences humaines et sociales.

(Chen, Shabazz, 2015). L'article n'a pas pour but de produire de nouveaux savoirs critiques, mais vise plutôt à redéployer un ensemble de réflexions, dans le sillage des théories critiques de la race, sur l'éthique et les rapports de domination en les appliquant à la pratique de l'enquête ethnographique. Nous nous intéresserons notamment aux manières dont l'enquête peut être comprise comme un dispositif de pouvoir, aligné avec la position hégémonique du chercheur. Le présent article s'intéresse ainsi à restituer un dialogue entre deux chercheurs, et leurs travaux respectifs. Il n'a pas prétention à produire de nouvelles connaissances à partir des scènes qu'il illustre. Il s'intéresse plutôt, en s'appuyant sur des « anecdotes » d'une enquête ethnographique, à retracer des dynamiques de pouvoir particulières, et les problématiques éthiques qu'elles posent, telles que des chercheur·euse·s en études critiques de la race les décrivent dans leurs travaux. Les analyses et observations développées permettront donc d'exemplifier des tendances à l'œuvre dans la façon dont les rapports de pouvoir peuvent structurer la pratique de la recherche.

Dans un premier temps, nous décrirons le cadre méthodologique et empirique de la recherche menée aux Philippines, à savoir l'industrie migratoire philippine, et plus spécifiquement les agences et les centres de formation des travailleur·euse·s domestiques migrant·e·s. Dans un second temps, nous présenterons brièvement les approches avec lesquelles nous travaillons. Celles-ci nous permettront d'analyser comment la présence du chercheur, sa circulation dans les espaces de l'enquête, les relations qui s'y établissent participent de l'orientation du dispositif de recherche, façonnent les subjectivités et structurent la récolte et l'interprétation des matériaux. Ce faisant, nous interrogerons les limites des stratégies qui tendent à localiser l'éthique à un niveau individuel ou micropolitique dans l'enquête. Dans cette optique, nous proposons de redéployer ce qui serait les limites épistémologiques à la recherche au sein d'une réflexion plus large sur les logiques de pouvoir qui sous-tendent les conditions de production et de circulation des savoirs.

1. Les rouages de l'enquête : une immersion au sein du dispositif migratoire philippin

1.1. Le dispositif d'enquête

Afin d'interroger comment l'enquête est traversée de logiques de pouvoir qu'elle (re) produit, cet article mobilise des matériaux produits dans le cadre d'une recherche ethnographique, conduite à Manille entre 2013 et 2014, auprès d'agences de recrutement, de centres de formation et d'institutions gouvernementales qui forment l'industrie philippine de la migration. Elle a permis de suivre les candidat·e·s à l'émigration en tant que travailleur·euse·s domestiques qui doivent suivre trois formations tarifées pendant plusieurs mois (entre deux et six) avant le départ vers le Moyen-Orient, l'Asie du Sud/Sud-Est ; l'Europe et l'Amérique du Nord. Durant ces formations, les candidat·e·s à l'émigration acquièrent un ensemble de qualifications fondées sur des savoir-faire

(nettoyage, cuisine, lessive, etc.), mais aussi des savoir-être (sourire, être poli, obéir, manifester du respect, etc.) afin de s'adapter au mieux aux attentes supposées des futur·e·s employeur·e·s. L'enquête empirique s'est appuyée sur la conduite d'observations directes dans huit centres de formation (privés et gouvernementaux) et cinq agences de recrutement de travailleur·euse·s domestiques migrant·e·s dont les modalités d'observation ont varié de quelques semaines à plusieurs mois. Elle recoupe par ailleurs 140 entretiens semi-directifs menés avec différent·e·s acteur·rice·s du dispositif migratoire philippin (migrant·e·s, instructeur·rice·s des centres de formation, responsables d'agence de recrutement, recruteur·euse·s, représentant·e·s du gouvernement, représentant·e·s d'ONG, etc.). À cela s'ajoutent de nombreuses discussions informelles et une insertion continue et routinière dans certaines de ces institutions.

La recherche s'inscrit dans un contexte historiquement modelé par plusieurs périodes coloniales (espagnole, puis étatsunienne). Il importe dès lors de rappeler brièvement que les pratiques de classification raciale établies aux États-Unis lors de la période coloniale ont été transposées dans le contexte philippin (McFerson, 2002 ; Rafael, 1995) et que ces processus de hiérarchisation sur la base de la race n'ont pas pris fin avec l'indépendance des Philippines en 1946, mais continuent au contraire à informer et façonner les rapports sociaux dans l'archipel (Choy, 2003 ; Rodriguez, 2010). L'entreprise coloniale étatsunienne a en outre la particularité de se définir comme un « colonialisme tutélaire » (*tutelary colonialism*), basé sur une pratique dite d'« assimilation bienfaisante » (*benevolent assimilation*) (Go, 2008). Dans ce contexte, les effets de la blancheur – comme norme raciale hégémonique (Frankenberg, 1993) – demeurent visibles comme dans l'exemple des migrations ou de l'industrie de blanchiment de la peau (*Whitening Industry*). Enquêter en tant que chercheur blanc dans ce contexte postcolonial implique dès lors de considérer les spécificités de cette inscription dans les rapports sociaux de race dans l'archipel.

1.2. Se situer dans l'enquête et dans la recherche

En réponse à la problématique que constitue la reproduction de rapports de pouvoir dans les pratiques de l'enquête, un pan de la littérature en sciences sociales a eu tendance à souligner l'importance de développer, pour l'enquêteur·rice, une certaine réflexivité critique au sujet de sa position au sein des normes sociales et au regard des conditions de production de sa connaissance (Clair, 2016 ; Darmon, 2005). À ce titre, la recherche que nous interrogeons a été menée par un chercheur cisgenre blanc et suisse (27 ans), se reconnaissant comme tel, doctorant à l'Université de Genève, et affilié à l'Université des Philippines Diliman lors de l'enquête. Toutefois, des travaux au croisement du féminisme Noir, des études critiques de la race et des études postcoloniales proposent des analyses qui, tout en rappelant l'importance politique d'une éthique du positionnement – c'est-à-dire d'avoir conscience d'où l'on parle dans la recherche et les espaces militants –, permettent de souligner les limites et les risques de réalignements

hégémoniques des pratiques de positionnement réflexif à volonté critique (Chow, 2002 ; Spivak, Harasym, 1990).

Prenant comme point de départ l'analyse des formes non intentionnelles de racisme, plusieurs de ces travaux soulignent comment certaines pratiques éthiques et formes d'engagement politiques à volonté émancipatrice participent à la reproduction de schèmes hégémoniques qu'elles cherchent à dépasser (Ahmed, 2004 ; Alcoff, 2006 ; Michel, 2020). Par exemple, ils permettent de comprendre comment des pratiques de positionnement réflexif tendent à produire des effets contradictoires lorsque celles-ci sont comprises comme des actes politiques qui neutralisent, voire dépassent, les configurations de pouvoir qu'elles ne font pourtant que partiellement constater (Ahmed, 2004 ; 2012 ; Young, 2011). À l'inverse, en mettant l'accent sur l'historicité des normes raciales et les processus continus de leur institutionnalisation à différentes échelles et par les sujets sociaux, les études critiques de la race, et les travaux réalisés dans leur sillage, permettent de comprendre comment des techniques de visibilité/conscientisation des rapports de pouvoir dans l'enquête peuvent paradoxalement avoir pour effet d'éliminer les dimensions historiques et structurelles des systèmes de domination à travers lesquels sont formés, différenciés et hiérarchisés les corps et les expériences (Shotwell, 2011 ; Wiegman, 1999 ; Yancy, 2015). Dans notre cas, ce prisme nous invite à interroger les pratiques de réflexivité de l'enquêteur·rice, dont le positionnement au sein de schèmes sociohistoriques traversés par des logiques coloniales, esclavagistes, capitalistes et patriarcales (Alcoff, 2006 ; Hunter, 2015 ; Weheliye, 2014) peut induire des contradictions à la fois théoriques et pratiques entre la recherche d'une éthique au niveau de la position individuelle, d'une part, et les effets hégémoniques que la recherche (re)produit, d'autre part.

La catégorie de blancheur offre un apport heuristique important dans la conceptualisation de telles contradictions. Elle permet d'identifier différents régimes sociohistoriques de racialisation, tout en prenant en compte l'enchevêtrement de ces derniers avec d'autres systèmes d'oppression, basés sur le genre, la classe, la nationalité et d'autres régimes de normalisation et de hiérarchisation des corps, des expériences et des termes de l'humain (Martinot, 2010 ; Michel, Honegger, 2010 ; Weheliye, 2014 ; Wekker, 2016). À un autre niveau analytique, la catégorie de la blancheur permet de penser les attachements ontologiques, affectifs et matériels au pouvoir qui informent les positions hégémoniques dans des configurations sociales spécifiques façonnées par le colonialisme, l'esclavagisme et les génocides (DuBois, 2007 ; 2016 ; Fanon, 1952 ; Hunter, 2015 ; Swan, 2017). Pour le dire dans les termes de Noémi Michel, théoricienne politique et activiste féministe Noire, la catégorie désigne une « construction fantasmatique [...] dont les effets sont réels » (Pinto, Michel *et al.*, 2020 : 190)⁵.

⁵ Nous aimerions remercier ici Noémi Michel pour son rôle fondamental dans la genèse du projet de cet article et pour ses apports précieux dans l'élaboration initiale de sa problématique. Il va sans dire que les thèses et réflexions qui sont développées ici relèvent uniquement de la responsabilité de ses auteurs.

Recourir à la catégorie de blancheur dans l'analyse permet, dans notre cas, d'élaborer nos réflexions en partant d'une conceptualisation complexe des attachements fantasmatiques et matériels qui informent la position hégémonique du chercheur au sein de structures de pouvoir englobantes, mouvantes et enchevêtrées. Les analyses de complicités hégémoniques au prisme de la blancheur permettent ainsi d'interroger la dimension contradictoire des conceptions de l'éthique réflexive, dans la mesure où ces conceptions courent le risque de renforcer les rapports de pouvoir au moyen d'engagements « racialement conscients » (Ahmed, 2004 ; Frankenberg, 1993 ; Frye, 1983 ; Wiegman, 1999).

D'un point de vue empirique, nous nous intéresserons alors ici à nommer et à décrire les manières dont le positionnement hégémonique du chercheur, à l'intérieur d'un dispositif d'enquête qu'il contribue à organiser, oriente et limite les possibilités pratiques dans le déroulement de la recherche, jusqu'aux rapports sociaux avec les enquêté·e·s. À partir de trois situations d'enquête, à savoir l'arrivée aux Philippines, la situation d'entretien et les observations ethnographiques, nous soulignons un ensemble de lignes de fuite qui donnent à voir l'organisation normative et politique de l'enquête et les effets qu'elle induit.

2. La pratique de l'enquête à partir d'une position de sujet blanc

2.1. Enquêter : débiter l'enquête

Scène n° 1

Fin juin 2013, lors d'une réunion avec des collègues du Department of women and development studies de l'Université des Philippines consacrée au partage des premiers résultats de ma recherche, je⁶ présente les enjeux méthodologiques autour du début de l'enquête et l'accès aux enquêté·e·s. Nous évoquons les limites de l'enquête découlant de l'importante distance sociale entre l'enquêteur et les enquêté·e·s (souvent des femmes philippines de classe populaire). En effet, dans le contexte philippin, j'ai rapidement été associé à un statut social de classe supérieure impliquant le plus souvent une forte asymétrie avec les enquêté·e·s (notamment avec les candidat·e·s à la migration) ; même si, dans certains cas, la distance a pu être fortement réduite de par la proximité de profil éducatif (notamment avec les cadres de l'administration). Lors de cette réunion de chercheurs, une de mes collègues me dit que cette limite ne devrait toutefois pas masquer les privilèges dont je jouissais en termes d'accès : « You know Julian, we [chercheuses philippines] might have deeper conversations with those migrants, but unlike you, it's very difficult for us to have access to these people from the government or to conduct ethnographic observations within training centers and recruitment agencies. »

⁶ L'emploi du « je » renvoie ici aux observations de l'enquêteur (Julien Debonneville) durant sa recherche, contrairement au « nous » qui comprend les deux auteurs dans le reste du texte.

Le propos de cette collègue dans la première scène (encadré n° 1) nous permet d'exemplifier l'enquête ethnographique comme un dispositif à travers lequel se rejouent les logiques de pouvoir basées sur la race, la classe et le genre dans le cadre d'un capitalisme globalisé. En effet, le différentiel d'accès aux espaces et aux personnes dont la chercheuse philippine fait mention illustre comment les processus de racialisation acquièrent une dimension spatiale, à la fois géographique et sociale, et ce à différentes échelles : corporelle, locale, nationale et internationale (Chen, Shabazz, 2015 ; Gilmore, 2002 ; Lipsitz, 2007). Son intervention fait écho ce que des théoriciennes critiques de la race ont analysé comme un effet structurel de la blancheur, à savoir la constitution d'un positionnement hégémonique à travers une forme particulière de mobilité sociospatiale dont découle une disposition « à habiter le monde comme si c'était chez soi » (Ahmed, 2007 : 159 ; Puwar, 2004).

En suivant le contrepoint de la collègue, ce positionnement hégémonique est établi à travers un rapport de domination racialisé au regard des positionnements des chercheuses philippines, marqués par une difficile circulation au sein d'institutions locales, nationales et internationales. La scène illustre alors selon nous la dimension racialisante du dispositif ethnographique, au sens où la race, comme « marqueur hiérarchique de différences sociales » (Cheng, Shabazz, 2015 : 2), y est vécue et reproduite au fil de processus qui différencient et hiérarchisent les possibilités d'accès à des espaces géographiques et sociaux (Puwar, 2004).

Cette dimension spatiale des processus de racialisation (Lipsitz, 2007) qui traverse le dispositif d'enquête est également enchevêtrée à des rapports de classe et de genre. Des marqueurs (y compris académiques) de classe – financiers et géopolitiques – tels que la possession d'un fonds de recherche, d'un passeport, de visas, mais aussi d'un pouvoir d'achat, le rattachement à des institutions à fort pouvoir symbolique s'articulent aux processus de racialisation pour préfigurer les conditions d'arrivée aux Philippines. Ces conditions vont façonner l'ensemble du dispositif d'enquête, d'autant plus que la recherche repose notamment sur une introduction aux Philippines qui s'est faite en partie par l'intermédiaire d'élites locales (hauts fonctionnaires de l'administration) et avec la complicité de cercles masculins de socialisation⁷. La complicité avec ces élites locales s'est principalement construite à travers la perception racialisée du chercheur comme blanc et « extérieur » à l'environnement. Le corps blanc et masculin est investi ici, au prisme d'un discours hégémonique, comme signe d'universalité, gage de « neutralité » ou d'« impartialité » qui contraste avec la position de chercheur-e-s philippin-e-s, supposément attaché-e-s à des enjeux politiques et d'interconnaissance locaux (Dyer, 1997 ; Puwar, 2004 ; Wiegman, 1999).

Cette première scène illustre ainsi selon nous la teneur politique du dispositif d'enquête. Saisir l'enquête ethnographique comme dispositif de pouvoir invite alors à don-

⁷ Ces cercles masculins de socialisations sont notamment incarnés par des *afterworks*, des pauses, ou encore des pratiques sportives. Les rapports sociaux d'âge apparaissent ici comme également structurants : le jeune âge du chercheur, sa condition physique facilitent l'interaction sociale par l'intermédiaire par exemple du sport.

ner à voir la manière dont les conditions de production du savoir sont étroitement liées à des rapports de pouvoir qui alignent la blancheur sur une « autorité ethnographique » (Clifford, 1996), historiquement située dans un ordre colonial (Asad, 1973).

2.2. Observer : le chercheur blanc comme spectacle⁸

Scène n° 2

La première situation d'observation s'est tenue lors d'un cours de repassage dans un centre de formation. Il s'agit plus spécifiquement du moment où l'institutrice m'a présenté aux participant·e·s : « *Julian is a Swiss researcher he is doing a research on the migration of domestic helpers. He is here to observe the training. [...] Well you will be able to show him what you learned. He might be your future employer.* »

Ce qui peut ressembler à une anecdote a constitué en réalité un rite de passage dans plusieurs centres de formation. Outre le rôle d'employeur potentiel, un second rôle me fut assigné par les instructeur·rice·s, à savoir celui d'« expert culturel », lors notamment des formations de Cultural Familiarization, comme l'illustrent les propos suivants : « *In Europe, you will have to look at your employer when you greet him. Isn't it Julian?* » ; « *Julian, can you tell us how is it in Switzerland? How people greet there? What do they say?* »

J'ai ainsi été invité à statuer sur des pratiques sociales dites « européennes » ou « occidentales », par exemple les façons de saluer, de s'adresser à autrui, de regarder son employeur·euse, etc., et cela afin de commenter ou préciser les propos des institutrices. Dans certains cas, des questions concernant la météo, les salaires, les modes de vie, m'étaient directement adressées par les migrant·e·s, venant encore davantage brouiller les frontières entre les statuts d'observateur et d'instructeur.

Ces deux situations d'enquête illustrent selon nous la manière dont une disposition à la mobilité sociospatiale, qui caractérise la position du chercheur blanc, fonctionne selon une logique, à tour de rôle, d'invisibilisation et de survisibilisation de sa position. Notre lecture met en exergue la manière dont la position dominante du chercheur blanc est renforcée à travers sa particularisation et l'exceptionnalité qui lui est associée (Mohanty, 2018 ; Wiegman, 1999). L'arrivée et la présence aux Philippines en tant que chercheur blanc passent par un processus de spectacularisation (Mohanty, 2018) du sujet blanc. Il est par exemple arrivé à plusieurs reprises au chercheur d'être reconnu au moment de se présenter pour la première fois dans une institution, du fait que des photographies avaient circulé sur les réseaux sociaux de plusieurs institutions migratoires.

⁸ Satya P. Mohanty (2018) développe l'idée selon laquelle, en contexte (post)colonial, le pouvoir associé à la figure de « l'homme blanc » passe par une logique d'invisibilisation qui fonctionne en même temps comme survisibilisation de sa position, participant à sa « spectacularisation ». Autrement dit, le caractère hégémonique de sa position est à comprendre en lien avec le fait que celui-ci se donne stratégiquement à voir comme anonyme. L'anonymat stratégique renforce en retour sa visibilité comme positionnement dominant.

Dans cette situation, quel que soit le souci de pratiques éthiques que le chercheur puisse formuler à un niveau individuel, celles-ci ne peuvent contrôler la performance – dans un même temps de survisibilité et d’invisibilité raciale – attachée (matériellement, structurellement, affectivement) à sa position (Duster, 2001). La présence d’un jeune homme blanc dans les centres de formation fut perçue par les responsables d’agence de recrutement ou de centre de formation comme une opportunité pour légitimer et valoriser leur pratique sur un marché fortement concurrentiel. L’identification comme « futur employeur » et/ou « expert » en « culture européenne » rappelle ainsi comment la position racialisée du chercheur blanc tend à devenir « spectacle du pouvoir » par le jeu d’une imbrication complexe de schèmes perceptifs basés sur le genre, la race et la classe. Dans les figures du « futur employeur » et de l’« expert », la blancheur, en plus de constituer un capital, en vient ici à représenter la potentialité même d’accès au capital (Hall, 2007 ; Roediger, 2007).

Cette deuxième scène retrace selon nous les manières par lesquelles le dispositif ethnographique peut être vu comme ce qui renforce le positionnement des chercheur·e·s blanc·he·s qui y sont inscrit·e·s. Les représentations du chercheur comme employeur et comme expert donnent à voir l’arrière-plan normatif de la situation d’enquête. On peut penser que c’est au prisme de telles représentations que seront filtrées les expériences que le chercheur se verra raconter dans l’enquête. Le dispositif de l’enquête ethnographique peut ainsi être compris comme ce qui façonne à la fois la représentation des objets de recherche et les possibilités d’en traiter⁹.

2.3. Interviewer : maintien et actualisation des hiérarchies sociales

Scène n° 3

En janvier 2013, je rencontre Sam¹⁰ dans un centre de formation gouvernemental pour les employé·e·s de maison. Sam manifeste de l’intérêt pour ma présence en expliquant qu’il a déjà travaillé pour un employeur suisse et blanc aux Philippines. Je lui propose de poursuivre notre discussion après le cours dans le cadre d’un entretien. Lors de cet entretien, Sam me confie qu’il a 31 ans, qu’il provient de la région de Luzon. Il est par ailleurs catholique pratiquant, de classe socioprofessionnelle moyenne, marié, et père d’une petite fille, infirmier de formation reconverti dans le marketing. Sam a décidé de partir en Italie dans l’idée de pouvoir subvenir aux besoins de sa famille et « faire face », selon ses termes, à « la pénurie d’emploi aux Philippines » ; il y voit un « tremplin professionnel » pour la suite.

Tout au long de l’entretien, Sam souligne l’importance de partir en Europe pour travailler pour des « employeur·e·s blancs ». Son récit est en effet marqué par une forte valorisation des « employeurs blancs » (*white employers*), qu’il met d’ail-

⁹ Notre analyse du dispositif ethnographique comme articulation normative et dynamique qui conditionne, limite et rend possible le déroulement de la recherche, s’inspire ainsi des réélaborations proposées par Sara Ahmed (2006) de la notion husserlienne d’orientation.

¹⁰ L’ensemble des personnes et des institutions ont été rendues anonymes. Seules les institutions gouvernementales n’ont pas fait l’objet d’une anonymisation.

leurs souvent en opposition avec les employeurs du Moyen-Orient ou d'Asie de l'Est (*Muslim or Chinese employers*). Tout au long de l'entretien, il inscrit son rapport « aux blancs » dans une dichotomie « Nous » (les Philippines) par opposition à « Eux » (les « blancs »), et qui deviendra progressivement « Vous les blancs ». Cette opposition est centrale dans le discours, car elle constitue un levier explicatif pour signifier son projet migratoire. En effet, lorsqu'il évoque les raisons de départ et les difficultés potentielles liées à son arrivée en Italie, Sam m'explique : « *You know in Filipino culture, family ties are so strong. We are ready to sacrifice and go abroad [...] Filipinos are so good to adjust, cope with the expectations, to provide for our Family. Filipinos are good for adjusting, because we learnt it from our parents. [...] We know that a lot of countries need nurses. Specifically, they want Filipino nurses. Even in households, they want the services of Filipinos, because we are working hard. I am not saying the white men are not hard working, but we do it passionately, we do it with passion.* »

Par la suite, lorsqu'il évoque les choix des pays potentiels dans lesquels il aimerait s'installer, Sam dit : « [...] *I just prefer Canada after Italy. I don't want to work for Muslim or Chinese employers [...] I think one of the reasons why I want to go to Canada, it is because I already worked for a white man. I had a white employer at Nestlé Philippines for four months as a counsellor. Our boss there was Swiss. I think I already acquire the techniques and the skills to handle a white employer, an American or Swiss employer. I have an idea how to communicate, how to handle them and how to present yourself.* Julien : *Do you have any example?*

Sam : *First thing that I learned regarding white employers... they are so concerned with time, as you know. Right? When they say 7 o'clock, they are already there. So, you need to impress them. When it's 6.30 you should be there. You should be there before they arrive. Second, when it comes to work: it's all about results. They are so results oriented, facing realities. White employers, American employers, just like you, they are results oriented. If you promised to finish your job or to give them this kind of result, you should work hard for it. They always look at the numbers, right? Third, I observe that they are friendly. But when it comes to work, it is purely work, they are very professional. Outside work they can be very friendly. You can go out with them, there are so friendly, they are so generous as well. [...] And I hope it will be the same with my employer in Italy.* » (Entretien, janvier 2013)

Les échanges avec Sam illustrent la manière dont la blanchité incarnée par la présence du chercheur oriente le dispositif de recherche jusqu'à façonner l'interaction d'enquête et ce qui s'y dit. Les référents « *Right ?* », « *just like you* », « *as you know* » utilisées par Sam peuvent être lus comme des indicateurs de ce façonnement. Mais la scène peut également être lue en perspective de ce que cible la remarque de la collègue philippine dans la scène 1, lorsqu'elle parle de « *deeper conversations* ». Le discours de Sam peut être interprété en effet comme un « discours-écran », au sens où il renvoie explicitement le chercheur à sa position et lui ferme par là même l'accès à une « *deeper conversation* », c'est-à-dire l'accès à certains récits plus critiques et nuancés de ses expériences.

À un autre niveau, l'usage de ce discours-écran peut être compris comme le résultat d'une négociation par l'enquêté avec la position dominante de l'employeur/expert/

chercheur blanc et la saturation polarisante de l'échange qu'elle induit. Contrairement à une interprétation qui présumerait de l'authenticité du discours de Sam, nous comprenons ses réponses comme stratégiquement situées, dans la mesure où elles ciblent les attachements structurels au pouvoir de la position du chercheur et visibilisent sa complicité avec les manifestations concrètes du pouvoir dans le contexte de l'enquête. Différemment, elles invitent à questionner les limites éthiques et les problématiques épistémologiques soulevées par ce type de recherche.

Conclusion : entre éthique et géopolitique des savoirs

Dans cet article, nous avons proposé une réflexion sur les manières dont le positionnement du chercheur par rapport à des structures de pouvoir de genre, de race et de classe – ainsi que différents régimes sociohistoriques de hiérarchisation des corps – non seulement traversent le dispositif d'enquête, mais tendent à constituer des limites éthiques, épistémologiques et politiques à la réalisation de la recherche. En nous inspirant des approches critiques de la race, notre démarche ne consiste pas à appeler à un « dépassement » de ces limites dans l'optique de proposer de « bonnes pratiques de recherche » (Ahmed, 2012). Interroger les manières dont le dispositif ethnographique renforce et est renforcé par les rapports sociaux de race, quelles que soient les pratiques éthiques du chercheur, invite plutôt à déplacer la focale vers l'analyse des structures de pouvoir qui régissent les sciences sociales et les institutions académiques. Dans un premier temps, cet article invite à prendre au sérieux les travaux qui appellent à une décolonisation des méthodes (Smith, 1999), ainsi que leurs implications en termes de positions de recherche et de production des savoirs. Les méthodes d'enquête renferment en effet des savoir-faire sédimentés, hérités pour certains, et en ce qui concerne l'anthropologie, de la colonisation. Dans ce contexte, la critique du racisme et de la blancheur institutionnelle des académies (Ahmed, 2012 ; Lorde, 2017 ; Mohanty, 2003) ne doit pas se passer d'un questionnement sur les formes de marginalisations épistémiques (Go, 2017), ainsi que sur les logiques – coloniales, impérialistes, capitalistes – qui orientent la circulation des savoirs (Bilge, 2014). Interroger la configuration géopolitique des savoirs traduit ainsi une problématisation des circulations relativement homogènes et unilatérales des savoirs, entre le Nord et le Sud global. Ces dynamiques, en dernière instance, légitiment l'hégémonie et l'autorité épistémologique des académies européennes et étatsuniennes (Bhambra *et al.*, 2018) ; cependant qu'elles contribuent à « la suppression de certains points de vue sociaux, cadres épistémiques, préoccupations sociales et catégories, et donc de savoirs sociaux » (Go, 2017 : 194). Ces développements amènent à amplifier les appels, issus de certains espaces militants et académiques, à repenser les agendas politiques de la recherche en sciences sociales, ainsi que les logiques de fonctionnement des institutions académiques dans un contexte de capitalisme globalisé.

Dans un second temps, cette enquête sur les modes de production des connaissances invite à questionner les ambivalences, contradictions et limites inhérentes aux pratiques de la recherche. Si les pratiques réflexives des chercheur·e·s blanc·he·s leur per-

mettent de prendre conscience de leur position dominante dans le champ, de telles pratiques ne pallient pas le caractère enchevêtré, complexe et systémique des structures de pouvoir qui conditionnent les extractions et circulations des savoirs, autant qu'elles y sont reproduites. Une littérature récente (Ahmed, 2004 ; Rey, 2018 ; Shotwell, 2011) a en effet montré comment les pratiques critiques, dans la délimitation de leurs objets, courent toujours le risque de reformuler les rapports de domination qu'elles cherchent à dépasser.

Enfin, ce questionnement entre méthode et éthique permet de souligner comment la blanchité est reproduite à travers une volonté politique de « faire bien » (Michel, 2020). D'un point de vue analytique, la catégorie de blanchité invite à saisir les mécanismes par lesquels les pratiques formulées à partir de positionnements hégémoniques tendent toujours à reformuler leurs attachements au pouvoir. Elle permet de comprendre comment des formes de réflexivité sous-jacentes à des pratiques théoriques à partir de positions hégémoniques mettent en jeu un certain « narcissisme » (Hunter *et al.*, 2010) qui a pour conséquence une « violence épistémique » (Spivak, 2009), l'appropriation théorique et politique et l'effacement de généalogies de savoirs.

Bibliographie

- ABU-LUGHOD L. (1990), « Can there be a feminist ethnography? », *Women and Performance: A Journal of Feminist Theory*, vol. 5, n° 1, p. 7-27.
- AHMED S. (2004), « Declarations of Whiteness: The Non-Performativity of Anti-racism », *Borderlands e-journal*, vol. 3, n° 2. En ligne, consulté le 20 avril 2021. URL : http://www.borderlands.net.au/vol3no2_2004/ahmed_declarations.htm
- AHMED S. (2006), « Orientations: Toward a Queer Phenomenology », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 12, n° 4, p. 543-574.
- AHMED S. (2007), « A phenomenology of whiteness », *Feminist Theory*, vol. 8, n° 2, p. 149-168.
- AHMED S. (2012), *On Being Included: Racism and Diversity in Institutional Life*, Duke University Press.
- ALCOFF L. (2006), *Visible Identities: Race, Gender, and the Self*, New York, Oxford University Press.
- ASAD T. (1973), *Anthropology & the Colonial Encounter*, Londres, Ithaca Press.
- BERGER R. A. (1993), « From text to (field)work and back again: Theorizing a post (modern)-ethnography », *Anthropological Quarterly*, vol. 66, n° 4, p. 174-186.
- BHAMBRA G.K., GEBRIAL D., NIŞANCIOĞLU K. (2018), *Decolonising the University*, Londres, Pluto Press.
- BILGE S. (2014), « Whitening Intersectionality. Evanescence of Race in Intersectionality Scholarship », in W.D. HUND, A. LENTIN (dir.), *Racism and Sociology*, Zurich, Lit. Verlag, p. 175-206.

- CLAIR I. (2016), « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 3, n° 213, p. 66-83.
- CLIFFORD J. (1996), *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris, Éditions de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts.
- CHOW R. (2002), *The protestant Ethnic and the spirit of capitalism*, New York, Columbia University Press.
- CHENG W., SHABAZZ R. (2015), « Race, Space, and Scale in the Twenty-First Century », *Occasion*, vol. 8, p. 1-7.
- CHOY C.C. (2003), *Empire of Care: Nursing and Migration in Filipino American History*, Durham, NC, Duke University Press.
- CRENSHAW K. W. (2005), « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, vol. 2, n° 39, p. 51-82.
- COLLINS P. H. (1989), « The Social Construction of Black Feminist Thought », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 14, n° 4, p. 745-773.
- COLLINS P. H., BILGE S. (2016), *Intersectionnalité*, Cambridge, Polity Press.
- DARMON M. (2005), « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, vol. 1, no 58, p. 98-112.
- DUBOIS W.E.B. (2007), « The White World », in « W.E.B DuBois, *Dusk of Dawn. An Essay Toward an Autobiography of a Race Concept*, Londres, Oxford University Press, p. 68-87.
- DUBOIS W.E.B. (2016), « The Souls of White Folks » in W.E.B DuBois, *Darkwater. Voices from Within the Veil*, Londres/New York, Verso, p. 17-29.
- DUSTER T. (2001), « The "Morphing" Properties of Whiteness », in B.B RASMUSSEN, E. KLINENBERG, I.J. NEXICA, M. WRAY (dir.), *The Making and Unmaking of Whiteness*, Durham/Londres, Duke University Press, p. 113-137.
- DYER R. (1997), *White*, Londres/New York, Routledge.
- FRANKENBERG R. (1993), *White Women, Race Matters. The Social Construction of Whiteness*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- FANON F. (1952), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.
- FRYE M. (1983), *The Politics of reality: Essays in Feminist Theory*, Londres, Oxford University Press.
- GILMORE R. (2002), « Fatal Couplings of Power and Difference: Notes on Racism and Geography », *The Professional Geographer*, vol. 54, n° 1, p. 15-24.
- GO J. (2008), *American Empire and the Politics of Meaning: Elite Political Cultures in the Philippines and Puerto Rico*, Durham, Duke University Press.

- Go J. (2017), « Decolonizing Sociology: Epistemic Inequality and Sociological Thought », *Social Problems*, vol. 64, p. 194-199.
- HARTSOCK N. (1983), « The Feminist Standpoint: Toward a Specifically Feminist Historical Materialism », in N. HARTSOCK (dir.), *Her Money, Sex, and Power*, New York, Longman, p. 231-251.
- HARDING S. (1992), « Rethinking standpoint epistemology: what is “strong objectivity“? », *The Centennial Review*, vol. 36, n° 3, p. 437-470.
- HARAWAY D. (1988), « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, p. 575-599.
- HALL S. (2007), « Race, articulation et sociétés structurées “à dominante“ » in S. HALL, *Identités et Cultures 2. Politiques des Différences*, Paris, Édition Amsterdam, p. 163-239.
- HOLCK L., MUHR S. L. (2020), « White Bodies in Postcolonial Ethnographic Research », in S.N. JUST, A. RISBERG, F. VILLESÈCHE (dir.), *The Routledge Companion to Organizational Diversity Research Methods*, Londres, Routledge, p. 36-49.
- HOOKS B. (1984), *Feminist theory: from margin to center*, New York, Routledge.
- HUNTER S. (2015), *Power, Politics and the Emotions. Impossible Governance?*, New York, Routledge.
- HUNTER S., SWAN E., GRIMES D. (2010), « Introduction: Reproducing and resisting whiteness in organizations, policies, and places », *Social Politics*, vol. 17, n° 4, p. 407-422.
- LE RENARD A. (2010), « Partager des contraintes de genre avec les enquêtées. Quelques réflexions à partir du cas saoudien », *Genèses*, vol. 4, n° 81, p. 128-141.
- LIPSITZ G. (2007). « The Racialization of Space and the Spatialization of Race: Theorizing the Hidden Architecture of Landscape », *Landscape Journal*, vol. 26, n° 1, p. 10-23.
- LORDE A. (2017), *Your Silence Will Not Protect You: Essays and Poems*, Madrid, Silver Press.
- MAZOUZ S. (2008), « Les mots pour le dire. La qualification raciale, du terrain à l'écriture », in A. BENSA, D. FASSIN (dir.), *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte (« Recherches »), p. 81-98.
- McFERNON H.M. (2002), « Filipino Identity and Self-Image in Historical Perspective », in H.M. McFERNON (dir.), *Mixed Blessing: The Impact of the American Colonial Experience on Politics and Society in the Philippines*, Westport, Greenwood Press, p. 13-42.
- MICHEL N., HONEGGER M. (2010), « Thinking Whiteness in French and Swiss Cyberspaces. Social Politics: International Studies in Gender », *State and Society*, vol. 17, n° 4, p. 423-429.
- MICHEL N. (2020), « Doing good in blackface: a consuming story », *Darkmatter Hub (Beta)*, vol. 15. En Ligne, consulté le 20 avril 2021. URL : <https://darkmatter-hub.pubpub.org/pub/0aact8cj>.
- MARTINOT S. (2010), *The Machinery of Whiteness: Studies in the Structure of Racialization*, Philadelphia, Temple University Press.

- MOHANTY C.T. (2003), *Feminism without Borders. Decolonizing Theory, Practicing Solidarity*, Durham, Duke University Press.
- MOHANTY S. P. (2018), « Drawing the Color Line: Kipling and the Culture of Colonial Rule », in D. LaCapra (dir.), *The Bounds of Race: Perspectives on Hegemony and Resistance*, New York, Cornell University Press, p. 312-343.
- PINTO J. d. S., MICHEL N., PURTSCHERT P., BACCHETTA P., NAEF V. (2020), « Baldwin's Transatlantic Reverberations », *James Baldwin Review*, vol. 6, n° 1, p. 176-198.
- PUWAR N. (2004). *Space Invaders. Race, Gender and Bodies Out of Place*, Oxford/New York, Berg.
- RAFAEL L. (1995), « Colonial Domesticity: White Women and United States Rule in the Philippines », *American Literature*, vol. 67, n° 4, p. 639-666.
- REY G. (2018), *Éthique et production de savoirs. Réflexions sur la formation du champ des études critiques de la blancheur*, mémoire de master, Genève, Université de Genève.
- RICH A. (1986), « Notes toward a Politics of Location », in A. RICH, *Blood, Bread and Poetry: Selected Prose, 1979-1985*, Londres, The Women's Press.
- RODRIGUEZ R.M. (2010), *Migrants for Export – How the Philippine State Brokers Labor to the World*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- ROEDIGER D. (2007), *The Wages of Whiteness: Race and the Making of the American Working Class*, Londres/New York, Verso Books.
- ROSE H. (1983), « Hand, Brain and Heart: A Feminist Epistemology for the Natural Sciences », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 9, n° 1, p. 73-90.
- SHOTWELL A. (2011), *Knowing Otherwise. Race, Gender, and Implicit Understandings*, Pennsylvania, The Pennsylvania State University Press.
- SMITH L. T. (1999), *Decolonizing Methodologies. Research and Indigenous Peoples*, Londres/Dunedin, Zed Books/University of Otago Press.
- SPIVAK G. C., HARASYM S. (1990), *The Postcolonial Critic: Interview, Strategies, Dialogues*, New York, Routledge.
- SPIVAK G. C. (2009), *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam.
- SWAN E. (2017), « What are White People to Do? Listening, Challenging Ignorance, Generous Encounters and the “Not Yet” as Diversity Research Praxis », *Gender, Work and Organization*, vol. 24, n° 5, p. 547-563.
- VISWESWARAN K. (1988), « Defining Feminist Ethnography », *Inscription*, vol. 3, n° 4, p. 27-44.
- WARREN C. (1988), *Gender Issues in Field Research*, Newbury Park, Sage Publications.
- WEHELIYE A. (2014), *Habeas Viscus. Racializing Assemblages, Biopolitics, and Black Feminist Theories of the Human*, Durham, Duke University Press.

- WEKKER G. (2016), *White Innocence. Paradoxes of Colonialism and Race*, Durham, Duke University Press.
- WIEGMAN R. (1999), « Whiteness Studies and the Paradox of Particularity », *Boundary 2*, vol. 26, n° 3, p. 115-150.
- YANCY G. (2015), « Tarrying together », *Educational Philosophy and Theory*, vol. 47, n° 1, p. 26-35.
- YOUNG I. M. (2011), *Responsibility for Justice*, New York, Oxford University Press.